

# ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

## De l'inaccomplissement La pandémie comme révélateur

Méditations  
au pied d'un poêle russe

Vax Britannica

Lire Montherlant!



N° 307 | 17.10.2021



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

## De l'inaccomplissement (1)

**N**OUS SERONS BIENTÔT TRANSFORMÉS EN CHEPTEL ÉLECTRONIQUEMENT TATOUÉ, ET CELA NE NOUS DÉRANGE PAS PLUS QUE TANT. LE MOMENT EST PEUT-ÊTRE VENU AUJOURD'HUI DE FORMULER CLAIEMENT CETTE INTUITION: *NOUS SOMMES LES ESCLAVES DE NOTRE INACCOMPLISSEMENT*. PAS DE QUOI, FORCÉMENT, FAIRE UNE PHILOSOPHIE, MAIS CELA DONNE PEUT-ÊTRE UN ANGLE D'ATTAQUE POUR RACONTER L'ÉPOQUE.

### PRÉAMBULE: SUR LE SENTIER DE RABELAIS

La dernière semaine de septembre, je me suis retiré en conclave dans un lieu (presque) secret afin de *conspirer*. Il s'agissait en l'occurrence d'une retraite d'écrivains organisée par la revue *L'Atelier du roman*, et la conspiration consistait à étudier le présent à travers le prisme de la littérature.

Nous avons rendez-vous à Chinon pour contempler le *visage de la liberté* à l'ère des masques. Quelle meilleure planque pour de telles délibérations que le pays natal de François Rabelais? Quoi de plus libérateur que le rire de Rabelais, la parodie de Rabelais, les *démasquages* de Rabelais? Et quel meilleur remède aux abstractions qui nous dessèchent que le *gargantuesque* appétit de Rabelais?

Autant la France des TGV me rebute

avec ses *infrastructures* glaciales conçues par des technocrates constipés, autant j'aime la France des tortillards dans sa mélancolie de voie désaffectée. Par les vitres rayées du TER, au moins, on a le temps de la contempler.

Je n'avais jamais vu la Touraine. Elle défilait sous un ciel gris cotonneux, ondoyant doucement comme la portée d'un adagio. Forêt, colline, manoir, champ, route, bosquet. Çà et là, une rivière se perdant au loin comme un *coda*. Les maisons ordinaires étaient presque de petits châteaux, aux proportions parfaites. Ce n'était pas une simple campagne, mais l'incarnation même de la *civilisation de la terre*. A tout moment, je m'attendais à voir surgir une opulente noce paysanne ou un char à boeufs trimbarrant deux *foudres* de vin et son cocher couperosé.

Mais ce n'était qu'un effet de «réalité augmentée» créé par l'imagination. Je ne croisais que les Dacia diesel de la guilde des Gilets jaunes.

Aucune violence ne semblait avoir jamais marqué ces lieux. Tout y paraissait amorti, débonnaire, arrondi comme une épée d'entraînement. C'est là, dans ce pays serein, que l'envie m'est venue de me lancer dans une histoire entre l'analyse et le récit, entre essai et fiction. Entre deux conférences, je marchais sur le sentier venteux qui va de l'abbaye de Seully à la Devinière, aujourd'hui devenue musée Rabelais, je volais quelques grappes et quelques pommes en chemin et je réfléchissais à la littérature comme arme de libération concrète. Que serait devenu l'esprit français, ce souffle de liberté qui a électrisé l'Europe, si un médecin de la Renaissance, ledit Maître François, n'avait pas lancé sur ces mêmes terres ses ogres bâfreurs, Gargantua et Pantagruel, pour secouer les certitudes amidonnées d'une société à corsets? Et quels autres témoignages de la conscience libérée nous restent-il des siècles passés que quelques insurrections, le plus souvent matées dans le sang et totalement oubliées, et quelques grands livres, invincus et invincibles?

En quoi sont-ils invincibles, ces livres? En ce qu'ils n'essaient pas de rendre des faits, si aisément manipulables, mais de transmettre des émotions uniques, des jalons infalsifiables de la présence humaine:

«Ici fut une âme vive, elle vit ceci et elle le consigna. Et la passion qu'elle y mit est le sceau de sa vérité.»

Cet été, alors que je réfléchissais aux stratagèmes que nous pourrions opposer au raz-de-marée totalitaire, une formule m'est constamment revenue à l'esprit: constituer un *arsenal des émotions* non trafiquées. De même que les industriels ont logé un musée des graines originelles dans un bunker à Svalbard, comme sauvegarde en cas de pépin avec leur traficotage des OGM.

#### L'APPEL DE L'AUTOMATE

C. S. Lewis reprochait à l'ère moderne de produire des «hommes sans poitrail», sans cœur en somme — atrophies en cet organe essentiel qui fait le lien entre le cerveau et les entrailles et assure la plénitude de l'être humain. Il y a un rapport entre notre soumission à la technique et notre *déficit d'être*, et il est paradoxal.

J'ai été tenté d'aborder cette question depuis des mois, tant la bascule dans la dystopie de mars 2020 était dans l'«air du temps», tant la *bétaillisation* générale me semblait promise. Le moment est peut-être venu aujourd'hui de formuler clairement cette intuition: *les êtres inaccomplis deviennent des automates*.

En d'autres termes: *nous sommes les esclaves de notre inaccomplissement*.

Qu'est-ce que l'inaccomplissement? J'y viendrai. Commençons par ses effets et leur logique.

Nous ne sommes pas menacés de bêtaillisation et de tatouage par codes QR parce que la technologie correspondante veut s'imposer. C'est à l'envers! La technologie s'impose au cœur de nos vies parce que nous l'y invitons. Parce que, d'une certaine

manière, nous l'appelons de nos vœux. Elle nous permet d'évacuer une question devenue trop lourde à porter: la question de notre sens. La question du but de notre passage en ce monde, ce Nord magnétique qui s'est perdu chez la plupart depuis que Dieu est mort, et même chez ceux qui croient encore qu'ils y croient.

Nous devenons des automates parce que porter la brinquebalante «machinerie» humaine est un exercice trop fatigant et un peu dépassé. (Est-ce Günter Anders qui a parlé de la «honte» de l'humain face à la perfection de ses outils?) Notre individualité — *alias* notre âme — nous pèse? Effaçons l'individualité! Devenons des cellules!

Aujourd'hui, tout est connecté, tout fait système et le traçage des multitudes via la pandémie surjouée n'est que le dernier millimètre de la mise en réseau totale. Dans son ultime conférence publique, Julian Assange parlait d'une *vile poussière intelligente* nous cernant de toutes parts(1). Vient le jour où vous ne serez pas plus libre de vous mouvoir ou de penser seul qu'un neurone isolé. Nous ne formerons bientôt plus une *société*, mais un *organisme*. Nous reculons, collectivement, à un stade ontologique inférieur, celui de la fourmilière ou du *ratorium* de Zinoviev. Tout ça parce que nous sommes dans notre majorité des êtres tronqués. Avant même d'entendre parler de transhumanisme, nous étions *scientifiquement* recalibrés et humainement inaboutis. C'est le projet du nouveau dieu que j'avais entrevu lors de mes marches sur le lac Baïkal en mars 2019:

«Le projet de Dieu, le nôtre, l'ancien, avait échoué. L'homme n'était pas à la hauteur. Il menaçait de souiller sa propre niche et d'empoisonner sa gamelle, tel un chien sénile. Il avait trop proliféré pour continuer en tant qu'espèce différenciée, avec son anarchie et ses excentricités. Il consommait trop, ronchonait trop, ruait trop, coûtait trop. Devant l'imminence du désastre, un nouveau dieu, plus cynique, venait proposer au vieux de reprendre son affaire pour la relancer sur d'autres rails. En commençant par modifier l'espèce. Notre maquis foutraque serait réduit à un gazon bien lisse, l'*homo sapiens* arraisonné, taillé, recadré, *polarisé* comme les molécules d'un aimant. Le noyau d'identité appelé *personne* passerait de l'individu à la collectivité (la ruche).» («Anno Domini 2019»)

Je projetais ce basculement dans un avenir vague sans savoir qu'il ne nous restait qu'un an. Nous voici au pied du mur. Tout ce qui jusqu'à hier, et par une inertie séculaire, protégeait tant bien que mal notre individualité et notre liberté, institutions, lois et pouvoirs, fait volte-face et devient la police de notre collectivisation et de notre nivellement. Le choix n'est plus de jouer un pouvoir contre l'autre (l'équité de la loi contre l'arbitraire des politiques, par exemple, ou le parti de la «souveraineté» contre le parti de la «globalité»), mais de savoir si on est *dans* le système ou *dehors*. Avec les conséquences abruptes de chacune de ces options.

## METTRE UN PAS DE CÔTÉ

Ces choix furent-ils jamais plus brutalement exprimés qu'au temps de la IIe guerre mondiale?

Un beau matin de l'été 1941, dans une vallée riante de Bosnie, la sœur de ma grand-mère était allée cueillir des baies dans les bois. J'aime à penser qu'elle s'était dérobée à ses corvées fermières. Du haut de la colline, elle a vu flamber la ferme de l'oncle qui l'avait accueillie, avec les occupants ligotés aux meules de foin. Si quelqu'un avait survécu, on l'avait emmené au camp d'extermination. C'était le début du génocide oustachi, un épisode bizarrement occulté de la IIe guerre mondiale. Si d'autres jeunes de la ferme avaient eu l'âme fugueuse ce matin-là, j'aurais aujourd'hui une flopée de cousins-cousines.

De ce chapitre de la mémoire familiale, j'ai conservé un penchant viscéral pour la clef des champs. C'est pourquoi, dédiant ce texte à ma grand-tante Marica, j'ai jugé important de débiter cette exploration de l'inaccomplissement par un éloge des petites fugues et des insoumis solitaires.

Ceux qui ont rôti mes ancêtres n'étaient pas des cyborgs SS débarqués de la Ruhr, c'étaient leurs premiers voisins, des gens qui leur offraient le café ou dont ils gardaient à l'occasion les enfants. Mais à l'instant où cela se passait, ils n'étaient plus des gens. Ils étaient une masse déshumanisée par une idéologie qui réduisait l'éternelle question du bien et du mal à la conformité ou non à son système (largement répudié depuis, mais peut-être *rebranded*, rhabillé, ces derniers mois).

C'est bien pratique: tout dilemme moral disparaît. Suffit de suivre.

L'homme-masse ne tombe pas dans la bestialité parce qu'il y est poussé, mais parce qu'on ne le freine plus. C'est le contraire de l'homme-individu. Quand les freins faiblissent, tout devient possible. La civilisation consistait justement à poser de tels freins, l'anticivilisation à les abolir. On reconnaît l'anticivilisation à ce qu'elle élève l'homme-masse et humilie l'homme-individu. Les deux guerres mondiales ont consacré le règne de l'homme-masse. Elles ont remplacé la civilisation par l'anticivilisation. Seuls quelques écrivains, quelques artistes, s'en sont immédiatement rendu compte. Pendant que les autres fêtaient la «victoire sur la barbarie». De l'espèce issue de ce laminoir, il n'y avait plus grand-chose à attendre.

L'un des plus précoces diagnostics dont j'aie connaissance se trouve dans *Civilisation*, le roman de Georges Duhamel (Prix Goncourt 1918). Le titre est à lire comme une ironie, bien sûr. Le symbole de cette «civilisation»: un autoclave soufflant et sifflant. Sa métaphore: un hôpital de campagne ultramoderne servant à rafistoler les infirmes fabriqués à la chaîne par la guerre mécanisée. La course aux armements entre les moyens de destruction et les outils de reconstruction ne pouvait aboutir qu'au laboratoire du Dr Frankenstein. Trente ans plus tard, c'est Virgil Gheorghiu, avec sa *Vingt-cinquième heure* (1949), qui résumera la phase suivante de la frankensteinisation au travers du destin de Iohann Moritz, l'innocent parfait qui

vivra tous les tourments réservés à l'ennemi que *les autres* voient en lui.

Je retombe toujours sur des lectures, mais sur ce chapitre, le bilan de l'atroce XXe siècle est sans équivoque. La littérature a sauvé la *vieille humanité* là où toutes les sciences avaient succombé à la *nouvelle normalité*. Elle l'a fait sans opposition frontale, en restant ce qu'elle est. Les bolcheviques n'ont eu aucune peine à abolir les partis, éradiquer la monarchie et noyauter l'Eglise, mais ils n'ont rien pu faire contre Dostoïevski, pas même l'interdire. Durant leurs 70 ans de dystopie, et malgré tous les barbelés et signaux de mise en garde qu'ils ont piquetés autour du grand génie, *l'Idiot* et les frères Karamazov ont continué de rappeler aux pensionnaires du poulailler soviétique que l'être humain était bien plus vaste que les parois de leur cage. Et s'il n'y avait pas eu Grossman, Soljénitsyne, Zinoviev, nous croirions sans doute encore que l'«expérience soviétique» était une aventure sociale très prometteuse. (Elle l'était en un sens, mais pas celui qu'on voudrait.)

— . —

Nous entrons de nouveau dans une époque buissonnière. Maquisarde serait peut-être un terme plus exact, mais évitons de dramatiser pour le moment. Mettons plutôt qu'il va deve-



nir urgent de faire un pas de côté, quel que soit le mouvement où nous sommes pris, de nous trouver un talus un peu désaxé et de regarder passer la colonne qu'on conduit au camp. Nous ne pouvons pas grand-chose pour elle, mais nous pouvons survivre pour témoigner. /A suivre/

- Illustrations: Rabelais par Gustave Doré; Anthony Quinn dans *La Vingt-cinquième heure* d'Henri Verneuil (1967).

#### LECTURES SUGGÉRÉES

- \* Rabelais, *Les Cinq Livres des faits et dits de Gargantua et Pantagruel*, Quarto Gallimard.
- \* Georges Duhamel, *Civilisation*, Mercure de France.
- \* Virgil Gheorghiu, *La Vingt-cinquième heure*, Pocket.

#### NOTE

1. Voir Slobodan Despot: «Les dernières prophéties de Julian Assange», Antipresse 149 | 07/10/2018.





ENFUMAGES par Eric Werner

## La pandémie comme révélateur

IL EST GÉNÉRALEMENT ADMIS QUE L'ACTUELLE PANDÉMIE, OUTRE UN EFFET ACCÉLÉRATEUR, A EU UN EFFET RÉVÉLATEUR: ELLE A RENDU VISIBLES UN CERTAIN NOMBRE DE CHOSES QUI JUSQUE LÀ N'ÉTAIENT QUE PEU OU PAS VISIBLES. ET SUBITEMENT ELLES NOUS SAUTENT AU VISAGE. EN SOI C'EST PLUTÔT POSITIF. MIEUX VAUT SUIVRE LA VÉRITÉ EFFEC-TIVE DE LA CHOSE QUE SON IMAGINATION, DISAIT MACHIAVEL.

Nous ne reviendrons pas ici sur ce que nous avons dit la semaine dernière sur un certain nombre de pieux mensonges: État de droit, indépendance des juges, liberté de la presse, etc. Jusqu'ici on faisait semblant au moins d'y croire. Mais on ne peut plus même aujourd'hui faire semblant. On est en face de la réalité nue, la «réalité de la chose» justement. Chacun voit bien ce qu'il en est dans ce domaine.

Et le reste. Car, à côté de l'ex-État de droit, il y a tout ce qui gravite

autour: les églises par exemple. Ainsi on ne peut plus aujourd'hui assister au culte à la cathédrale de Genève si l'on n'est pas en mesure d'exhiber un pass sanitaire. Sans doute faut-il également présenter une pièce d'identité. On a toujours su que les églises étaient très alignées sur l'État. On l'a vérifié encore au siècle précédent. *Omnis potestas a Deo*. Mais on franchit ici une étape. Trier les fidèles à l'entrée du culte ou de la messe en fonction de leur statut sanitaire, on n'avait encore jamais

vu ça. J'ai toujours pensé personnellement qu'il fallait distinguer entre le christianisme et les églises. Le christianisme est une chose, les églises en sont une autre. En outre, la théologie n'échappe pas toujours à la mode, à l'air du temps: ça va, ça vient. En l'es-pèce, c'est plus simple encore. L'ex-État de droit donne un ordre, l'ordre est exécuté(1).

### LE GRAND TRI

A partir de là, chacun prend ses responsabilités. Il est très difficile de couper les ponts avec l'État, l'État réagit souvent mal quand on le fait. Il vous convoque devant un juge, vous saisit vos biens, etc. Mais avec les églises c'est plus facile. Il suffit de leur envoyer un mail: merci de bien vouloir rayer mon nom de vos listes, de ne plus m'envoyer votre documentation, etc. La plupart des gens n'ont d'ailleurs aucun mail à envoyer. Il y a longtemps, on le sait, qu'ils ont cessé de fréquenter les temples ou les églises: non pas du tout, comme cela se dit parfois, parce qu'ils y entendraient des choses qu'ils désapprouveraient (lesquelles?), mais bien le contraire: parce que les églises leur renvoient leur propre image, en même temps que celle du monde et de la société alentour. Effectivement elles en sont le double en miroir. Ce n'est donc pas en soi quelque chose de bien intéressant. A quoi bon perdre son temps à aller au culte ou à la messe si c'est pour y entendre les mêmes paroles que celles revenant en boucle dans les médias officiels? La même propagande?

On pourrait aussi parler des relations privées. Car là aussi la pandémie a eu un effet révélateur. En ce qui me concerne, je n'ai pas eu trop à me plaindre. Je me considère même comme un privilégié. Il se trouve que je suis entouré de personnes qui pensent toutes à peu près comme moi en la matière. On aurait pu imaginer que certaines acceptent de se faire vacciner contre le Covid-19, eh bien non. Aucune ne l'a fait. Et je sais qu'elles ne le feront jamais. Jamais(2). Jamais elles n'accepteront de se faire vacciner. Toutes considèrent également l'actuel pass sanitaire comme une mesure n'ayant de sanitaire que le nom. C'est avant tout une mesure politique, mesure qu'il faut mettre en rapport avec le processus actuel d'extension et de renforcement du contrôle social voulu par les autorités, et au-delà de la «Grande Réinitialisation», chère aux oligarques de Davos et d'ailleurs.

C'est ce qu'elles pensent, et c'est ce que je pense moi aussi. C'est en ce sens que je me considère comme privilégié. Mes anciens amis restent aujourd'hui encore mes amis, dans une certaine mesure même ils le sont davantage encore qu'auparavant. Mais je parle ici d'amis proches: en tout, peut-être, trois ou quatre personnes. Il en va différemment d'autres personnes: de celles qui n'étaient pas à proprement parler des amis, juste de simples connaissances. Là, en revanche, la pandémie a plutôt eu pour effet de creuser l'écart.

Ainsi cette personne, au demeu-



rant pleine de qualités, me disant qu'elle n'avait aucune raison de se méfier du pass sanitaire, car les données ainsi récoltées (dans les restaurants, les églises, elle cite tout cela en vrac) ne sont pas transmises à l'État, et de toutes les manières, n'est-ce pas, le contrôle étatique n'est pas celui des pays totalitaires. Je me suis alors rendu compte que cette personne et moi ne parlions tout simplement pas la même langue et qu'il était dès lors inutile de poursuivre l'échange. C'est comme pour les gens (et ce sont souvent les mêmes) qui militent pour le désarmement unilatéral en pensant que c'est ainsi qu'on établit la paix universelle. Ils ne méritent tout simplement pas que l'on discute sérieusement avec eux, disait Raymond Aron. C'est un des effets aussi de cette pandémie. Elle a eu un rôle de clarification. Elle a dissipé certains flous, permis aux gens de mieux se situer les uns par rapport aux autres. On sait aujourd'hui exactement qui est qui, qui pense quoi, donc aussi qui est capable de quoi.

Dans les *Origines du totalitarisme*, Hannah Arendt montre comment l'histoire des deux derniers siècles se résume en un effort continu de la bourgeoisie «pour se débarrasser des contraintes de la tradition occidentale», contraintes en lesquelles elle voyait un obstacle au «processus perpétuel d'accumulation du capital et du pouvoir», sur lequel elle s'est elle-même construite en tant que classe dirigeante. Car, effectivement, elles lui font obstacle. On pense ici

bien sûr à la morale chrétienne, au principe d'humanité, etc. Elle a donc cherché à s'en débarrasser, n'hésitant pas au besoin à s'allier pour cela aux voyous et aux criminels, à ceux que Marx appelait le *Lumpenproletariat*: autrement dit les bas-fonds de la société. Cela a donné le totalitarisme (auquel est consacrée la troisième partie des *Origines du totalitarisme*), mais avant même le totalitarisme deux autres phénomènes qui lui ont frayé la voie: l'antisémitisme (auquel est consacrée la première partie) et l'impérialisme (la deuxième).

#### LE PROCESSUS D'ACCUMULATION DU CAPITAL ET DU POUVOIR

Toujours dans les *Origines du totalitarisme*, Arendt cite cette phrase de Walter Benjamin à propos du progrès: «Ce que nous appelons progrès, c'est le vent qui guide irrésistiblement l'ange de l'histoire jusque dans le futur auquel il tourne le dos cependant que devant lui l'amas des ruines s'élève jusqu'aux cieux». Cette phrase a été écrite en 1940, mais elle reste aujourd'hui encore très parlante. Le nazisme est mort en 1945, le stalinisme en 1991. Mais nous avons aujourd'hui la Cancel culture, la chirurgie transgenre, le pass sanitaire, très bientôt aussi les puces électroniques sous-cutanées, etc. De toutes les manières, il n'y a pas de limite au progrès, le progrès se confondant en l'espèce avec «le processus perpétuel d'accumulation du capital et du pouvoir». Aujourd'hui encore on est dans cette logique. Quant à la bour-

geoisie, elle est toujours aujourd'hui au pouvoir: c'est l'hyperclasse, la suprasociété. Nous ne savons pas encore jusqu'où s'élèvera un jour «l'amas des ruines», mais l'expérience passée nous enseigne qu'il peut s'élever assez haut.

C'est cela même, tout cela, qui nous saute aujourd'hui au visage. Reste à en tirer les conséquences. Il est relativement facile de rompre avec certaines personnes ou organisations. Mais le problème ici n'est pas celui de notre rapport à certaines personnes ou organisations. C'est celui de notre rapport à la société dans son ensemble. Nous avons évoqué dans notre dernière chronique le droit de résistance. C'est un sujet délicat. La vertu de prudence est ici de mise. D'un autre côté aussi, comme cela a souvent été dit, le droit de résistance n'est pas seulement un droit mais un devoir. Il y a donc une voie moyenne à trouver, mais cette formulation même me laisse insa-

tisfait. Comme le disait Karl Hess, un penseur américain du siècle dernier, «pour défendre la liberté, l'extrémisme n'est pas un vice. Pour atteindre la libération, la modération n'est pas une vertu». Je laisse donc la question provisoirement ouverte.

- Illustration: fresque du Jugement dernier, monastère de Voronet (Roumanie).

#### LECTURES SUGGÉRÉES

- Hannah Arendt, *Les Origines du totalitarisme*, Quarto Gallimard, 2002.
- Karl Hess, *Petit traité du bonheur et de la résistance fiscale*, Xenia, 2009.

#### NOTES

1. Les églises évangéliques, elles, ont fait recours.
2. «Quant à moi, je vous le répète: je n'irai pas au Nouveau Monde – jamais» (Montherlant, *Le Maître de Santiago*, Acte II, scène II).

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 429, 1950 Sion, Suisse.

Directeur-rédacteur en chef: Slobodan Despot.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](#). Informations urgentes [via le canal Telegram](#).

N. B. – Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

*It's not a balloon, it's an airship!* (MONTY PYTHON)



RECONQUÊTES par Slobodan Despot

## Un aimable inconfort: réflexions au pied de mon poêle

**D**ANS UN MONDE QUI PERD DE PLUS EN PLUS LE CONTACT AVEC LA RÉALITÉ, PASSER DEUX MOIS DANS UNE VRAIE CAMPAGNE EST UN EXERCICE SALUTAIRE. ON Y RÉAPPREND LES LOIS DE LA MATIÈRE CONCRÈTE ET LA HIÉRARCHIE RÉELLE DES VALEURS. LES MILLE USAGES DU POËLE RUSSE EN SONT UNE ILLUSTRATION.

Les lecteurs de l'Antipresse s'en souviennent: j'ai passé deux mois d'été à vivre comme vivent les Russes de la campagne, avec les deux seaux d'eau potable à tirer au puits chaque jour. Avant de refermer cet album, il m'a paru important de mentionner ici quelques simples leçons de vie qui pourraient être utiles dans les temps à venir.

La conclusion générale, pratique

et philosophique, la voici: *l'inconfort, ce n'était pas si inconfortable que ça*. Car l'inconfort et la nécessité de le surmonter nous relie aux objets qui nous entourent, quand le confort nous dispense de les connaître et de les appréhender. L'aisance matérielle — qui commence avec l'eau chaude à volonté — est un anesthésique redoutable. Elle nous permet peut-être de nous concentrer sur

le travail ou la réflexion. Peut-être. Mais, à coup sûr, elle nous *distrait* des sollicitations immédiates de notre environnement. Nous devenons des *touristes* au milieu de notre chez-soi.

Je dormais au pied du poêle russe, sur un canapé-lit de l'ère stalinienne, grinçant et bosselé comme un char T-34. Dans la nuit, la paroi blanche du poêle me semblait haute comme un mur d'enceinte. Il est tellement immense qu'on ne le voit pas. Une maison russe est construite autour de son poêle, si bien qu'il est fondu dans sa structure, offrant un pan de mur chaud à chacune des pièces. Les rondins grossiers des *isbas* cachent une architecture *optimisée* jusqu'au moindre détail. Les maîtres feutiers se faisant rares, la défaillance du poêle peut signifier l'arrêt de mort pour la maison tout entière. Quand le poêle se fend, il est parfois plus simple d'abandonner le foyer et de racheter la maison voisine.

Le poêle est le cœur de la maison, dans le plein sens du terme. Il est vivant, et c'est par son souffle que tout le reste vit. Il ne respire pas en continu, comme les poêles «bourgeois» (ainsi qu'on les appelle ici), ceux qu'il faut entretenir. Il se contente d'une flambée par jour, deux quand il fait très froid. Son immense masse emmagasine une chaleur profonde, irradiante, incomparable, dont pas une calorie n'est perdue. Après le poêle russe, tout chauffage central passe pour

une agression, comme si on vous toastait avec une résistance électrique. J'ai raconté avec quels délices on s'endort en se couchant dessus dans une fournaise qui au premier abord paraît insupportable(1).

Dans un poêle russe, on peut cuisiner, rôtir un cochon ou faire cuire des gâteaux et des pains. Mais on peut aussi, quand il est bien chaud, asperger ses parois d'eau pour improviser une *bania*. On peut s'y glisser tout entier, tel le cochon de lait, mais à plus basse température, pour bien transpirer avant de se rincer à la bassine. Tout comme d'y faire suer les enfants, pour les nettoyer ou les guérir d'un refroidissement.



Le plus extravagant, et pourtant aussi attesté par les coutumes: lorsqu'un bébé naissait prématuré, on l'enveloppait de pâte à pain et on le mettait à couvrir au four tiède, un peu comme un bœuf Wellington! Cela les sauvait, paraît-il, de l'hypothermie. Les bébés qui y survivaient, me dis-je, devenaient sans doute des surhommes. Tu as pigé, Napoléon?

Voici cent ans que des générations de Russes se chauffent, se nettoient,

se nourrissent autour de ce poêle blanc. Il y a comme une symbiose: le poêle s'est humanisé, les humains un peu... empoêlés. Durs, anguleux, pleins d'une chaleur rentrée qui peine parfois à monter en surface.

Je les ai écoutés m'en parler, de la chaleur. Chaque poêle a sa personnalité, une manière à lui de monter en puissance. Surtout ceux qui chauffent les *banias*. Car la *bania*, c'est l'autre épice de la vie campagnarde. Cela ressemble au sauna, mais l'expérience est tout autre. On y subit une chaleur plus intense et plus douce à la fois, si étrange que cela paraisse. Un bon poêle de *bania* ne doit pas brûler, il doit imprégner. On l'allume dès le matin pour la séance du soir. La *bania* ne consiste pas à se faire suer la peau, mais à se réchauffer de l'intérieur et à s'humecter à l'aide de faisceaux de bouleau mouillés. Avant, bien sûr, d'aller plonger dans la neige ou dans une barrique glaciale. Puis d'activer la sudation en buvant du thé chaud avec du miel. Il ne faut surtout pas être pressé. Les Russes des villes refont le monde dans leur cuisine, les Russes des champs, dans la *bania*. Comptez quatre heures.

Le matin, un serpent noir m'attendait parfois, tête dressée, auprès du compost ou de la serre à concombres.

J'étais heureux de le retrouver. Les aspérités de la barrière, le poids des seaux de fer blanc, le poil piquant des concombres fraîchement cueillis, les inégalités du pavé chères à Marcel Proust, les planches qui couinent, étaient devenus des repères familiers du quotidien. Tout portait la marque du temps, cette cicatrice inexorable qui *signe* les êtres et les choses et les rend uniques. Je m'étais barricadé dans le «vieux petit temps» cher à Vialatte, «le tissu même de tous les jours; étranger au calendrier; sans numéro dans l'almanach; parfaitement extérieur à la chronologie» et son aimable inconfort. Le retour dans les villes a été pénible. Soudain, tout l'environnement s'était éloigné de moi, il m'était devenu indifférent comme je lui étais indifférent. L'aliénation moderne commence là où le poêle finit.

- Photo: Poêle historique du *terem* d'Astachovo (voir: «Astachovo... l'arche perdue au milieu des bois», Antipresse 297 | 08/08/2021)

#### NOTE

1. Voir également «La folie du monde vue de mon isba», Antipresse 263 | 13/12/2020.

- Texte paru simultanément dans l'Antipresse et dans le n° 192 de la revue *Éléments*.

L'ANTIPRESSE EST UNE CHRONIQUE  
DE LA VIE HUMAINE AU TEMPS DES ROBOTS,  
100 % ANIMÉE PAR L'INTELLIGENCE NATURELLE.  
DÉJÀ 307 SEMAINES. PLUTÔT RASSURANT, NON?





LISEZ-MOI ÇA! par Anne Demonet

## «Le chaos et la nuit» de Montherlant

« PENDANT VINGT ANNÉES J'AI SOUFFERT À CAUSE DES SOUFFRANCES DE MON PAYS, ET CES SOUFFRANCES N'EXISTENT PEUT-ÊTRE PAS. » OU LE PORTRAIT POIGNANT D'UN HOMME DÉPLACÉ.

### CE QU'IL APPORTE

Paru en 1962, *Le chaos et la nuit* est un des derniers romans de Montherlant. Il y est question de l'exil à Paris de Celestino, républicain espagnol réfugié, et de son retour imprévu en Espagne. Dans la première partie parisienne, la vie de Celestino est décrite comme un décalage permanent. Celui de l'Espagnol qu'il est, membre de «ce monde ingénu (...) dont le patron est Don Quichotte». Et celui du marginal révolutionnaire dans un quartier de Paris (République) étrangement topographié, limitant également son horizon mental. Il vit avec sa fille «à

qui il donnait à manger sa pensée politique». Il écrit des tas d'articles qui sont peu ou pas publiés. Il se fâche avec ses deux seuls amis. Bref, il n'est pas à sa place, et résume sa position inconfortable ainsi: «Pendant vingt années j'ai souffert à cause des souffrances de mon pays, et ces souffrances n'existent peut-être pas.» Il ne parvient pas à se hisser au statut de héros, car il n'a rien fait ni vécu qui pourrait le justifier. «Le dénigrement est une passion qui se suffit à elle-même.» Il est à la limite de la médiocrité et Montherlant banalise en quelque sorte ceux qui seraient considérés comme des



héros juste parce qu'ils seraient du bon côté. Mais l'Espagne est plus qu'un décor, Celestino y retourne et le roman trouve sa cohérence et son aboutissement aux deux derniers chapitres, magistraux et édifiants. Incontournable chez Montherlant, la tauromachie prend ici un sens eschatologique, mais dans un tour un peu inattendu. Les courses auxquelles assiste Celestino avant de mourir mêlent le pathétique non pas au sublime mais à la dignité.

#### CE QU'IL EN RESTE

On peut être un peu ennuyé au début du roman, se demandant où l'auteur veut en venir. Comme il s'agit tout de même de Montherlant, on avance malgré tout. Comme les «courses» de taureaux peuvent fasciner en général, celles qui sont décrites ici, à travers le regard de cet homme somme toute assez aigri, sont hypnotiques. Pas dans ce qu'elles sont, mais dans ce

que l'auteur en fait à travers le regard de Celestino. «Quand il était jeune, il se disait: la vie est un taureau de combat. Aujourd'hui il pensait que c'était l'homme qui était un taureau de combat.» C'est de la grande littérature à l'état pur, à la limite de l'ab-

straction. L'effet de contraste avec le début est saisissant, même si ces chapitres sont bien annoncés dans la préface.

#### A QUI L'ADMINISTRER?

Découvrons ou relisons les grands auteurs, comme on disait du temps qu'ils nous étaient familiers. On aime, on n'aime pas. On ne perd pas son temps. On peut être pris

par surprise comme dans ce roman. C'est essentiel et jubilatoire.

\* Henry de Montherlant, *Le chaos et la nuit*, Gallimard, (éd. originale Laffont, 1951).



Antipresse.net-canal historique

Le rendez-vous des abonnés de l'Antipresse sur Telegram!

→ [t.me/antipresse](https://t.me/antipresse)



LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

## Vax britannica *(ou: la meilleure défense, c'est l'attaque!)*

**L**E GOUVERNEMENT BRITANNIQUE EST HARPANNÉ PAR UN RAPPORT PARLEMENTAIRE FÉROCE SUR SA GESTION DU COVID. OR QUE FAIT LA PERFIDE ALBION LORSQU'ON LA PREND LA MAIN DANS LE SAC? ELLE JOUE LA DIGNITÉ OFFENSÉE ET CRIE «AU VOLEUR!». QUITTE, PARFOIS, À SE TIRER UNE BALLE DANS LE PIED.

Dans un rapport de 150 pages intitulé «Coronavirus: les leçons apprises à ce jour», la Commission de santé et d'aide sociale de la Chambre basse britannique étrille les autorités de son pays pour leur gestion de la crise en 2020.

Plus de 160'000 décès ont été attribués au Covid au Royaume-Uni depuis le début de la pandémie. Ce serait le deuxième taux de mortalité le plus grave en Europe et le huitième dans le monde. A tort ou à raison, la commission incrimine

la lenteur du gouvernement à prendre les mesures de confinement. Cette désorganisation aurait causé des milliers de morts et serait «l'un des plus importants échecs en matière de santé publique que le Royaume-Uni ait jamais connu».

Or que fait le gouvernement britannique quand sa Land Rover s'enlise? Il recourt à une tactique éprouvée qui lui vaut son prix Nobel perpétuel de la manipulation politique:

**ART. 1: «NE JAMAIS RIEN AVOUER!»**

Publiquement invité à deux reprises à présenter des excuses, le ministre Steven Barclay, avec un aplomb étudié, se déclare «avide d'apprendre» les leçons de cette crise «sans précédent», mais estime que son gouvernement n'a rien fait faux: «Nous avons suivi les avis scientifiques... nous avons pris des décisions sur la base des preuves dont nous disposons.» Bref il renvoie la balle aux experts, qui sont là justement pour ça: déléster les politiques de leurs responsabilités. Pourtant, comme on l'a vu avec l'étude «totalement foireuse» et hyperdramatisante du professeur Ferguson, ces experts ne peuvent en tout cas pas être accusés d'avoir minimisé le danger... Bien au contraire!(1)

**ART. 2: «AGITER L'ÉPOUVANTAIL RUSSE!»**

Comme par hasard, le jour même où cette polémique éclate, la Grande-Bretagne accuse la Russie d'avoir «volé» la formule du vaccin Oxford/AstraZeneca pour fabriquer son propre produit, le Sputnik V.

Selon le tabloïd *The Sun*, les services britanniques disposeraient de «preuves solides» d'un vol de données par un «agent» russe. On s'appuie surtout sur une précédente accusation, elle-même jamais étayée. L'année dernière en effet, le ministre de la Sécurité James Brokenshire avait déclaré que «la Grande-Bretagne était "sûre à plus de 95 %"» que des hackers parrainés par l'État russe visaient les entreprises pharmaceutiques anglo-saxonnes.

Autant de certitude, en somme, que dans la pantalonnade des Skripal père et fille empoisonnés au Novitchok, et dont plus personne ne sait comment ils vont ni ce qu'ils sont devenus. (D'ailleurs leur sort jetable n'intéresse plus personne.)

Cette fois, les montages bâclés des *spin doctors* britanniques semblent plutôt amuser la galerie, même à domicile. Le portail technologique Gizmodo, peu

suspect de sympathies prorusses, relève ainsi que le «bref rapport» est «sourcé de manière opaque, faisant référence à des officiels britanniques anonymes». Mais la réflexion du commentateur va plus loin: brocardant les Britanniques d'avoir voulu faire passer le plagiat (éventuel) de vaccins pour une «mauvaise chose», il désigne le véritable «éléphant dans la pièce»:

«Pourquoi cela dérangerait-il quelqu'un qu'un pays "vole" des informations sur les soins de santé dans le seul but de rendre sa population plus saine? Parce que la nouvelle guerre froide exige un conflit constant. Et même face à une crise sanitaire continue qui a le potentiel d'infecter des millions d'autres personnes, les guerriers de la nouvelle guerre froide ne voient que des gagnants et des perdants.

La Russie n'a pas volé de codes nucléaires. Elle aurait soi-disant volé des informations sur la façon de fabriquer un vaccin pour mettre fin à une pandémie qui ne se produit qu'une fois par siècle. Et tous ceux qui pensent que c'est une mauvaise chose devraient revoir leurs priorités.»

Et pan! Certains l'ont dit d'emblée: si la vaccination universelle est la seule panacée contre une menace mortelle, qu'attend l'industrie pharmaceutique pour lever les brevets? Comme personne n'y songe, nous tenons nos réponses. L'urgence sanitaire est un mince vernis d'hypocrisie sur une colossale opération commerciale... et c'est le gouvernement UK lui-même qui, par sa diversion précipitée, nous le rappelle.

**NOTE**

Voir Matt Ridley: «Et si la décision d'imposer le confinement était basée sur des conjectures mathématiques approximatives?», Antipresse 233 | 17/05/2020.

## TURBULENCES

### Affectueuse révérence à Georges Brassens (1921-2021)

✧ Par Jean Romain

**BRASSENS INCARNAIT UNE GÉNÉRATION D'AUTEURS DISPARUE, DONT CHAQUE GRANDE CHANSON ÉTAIT COMME UN PETIT ROMAN MIS EN MUSIQUE. À SE REPASSER EN BOUCLE DANS LE DÉSERT MUSICAL DU XXI<sup>E</sup> SIÈCLE.**

Qui dira la misère de la chanson française actuelle? Branchez-vous une heure sur une radio et vous comprendrez la douleur de tous ceux qui aiment la bonne, la vraie, la grande chanson française. Il faut patienter longtemps pour entendre une de ces chansons tant le petit cercle de ceux qui chantent de manière sensée est cerné par les chansonnettes d'une stupidité alarmante.

Il faut reconnaître que la chanson de la génération des années soixante et septante n'était pas meilleure, peut-être même était-elle pire, mais, chose curieuse, à côté des basses sources, il y avait de grandes eaux. Où sont passés les Brel, les Brassens, les Ferré, les Barbara, les Reggiani, les Montand, les Mouloudji, quelques autres encore, ce petit groupe qui avait porté la chanson française vers les sommets parce qu'il n'entendait pas chanter pour tout le monde mais seulement pour ceux qui aiment la littérature, pour ceux qui valorisent une dimension d'intériorité et n'entendent pas partout et en tout temps s'«éclater»? Le texte était central; il surprend dans la stupidité antilittéraire de notre temps.

Prenez n'importe quelle grande chanson d'un de ces auteurs, elle est organisée comme un petit roman mis en musique, une histoire s'y développe avec un début, une chute: *Ces gens-là, Le Grand Pan, La mort, Nantes, Les loups, Les feuilles mortes*.

Brassens avait créé son petit univers. Après des années de galère, il avait su capter un public en accord avec sa voix, ses rythmes, ses mots. Modeste et retenu dans sa vie, il

célébrait dans ses chansons le monde des poètes, cru parfois, tendre souvent, toujours intelligent. Ses mélodies sont variées, il faut les écouter attentivement. Au service des paroles, elles flirtent avec des univers subtils.

Georges Brassens est enterré au cimetière de Sète. Je suis allé sur cette tombe dans sa ville natale pour y «faire d'affectueuses révérences». Il a accompagné tant d'amateurs de poésie, tant d'amoureux de la langue française, d'individualistes mi-anarchistes mi-provocateurs! Il fut un poète un brin blasphémateur aussi (mais là où n'y a pas de croyance, il n'y a pas de blasphème) qu'il serait injuste de ne pas le saluer. Je ne suis pas un incondicional du monde dans lequel nous vivons, mais j'étais heureux d'habiter un monde où Georges Brassens était vivant. Il l'est encore à travers son œuvre.

### MÉDIAS · La dégringolade scientifique du «New York Times»

Le *New York Times* est, on le sait, le «meilleur journal du monde». Dans un article du 6 octobre, sa journaliste Apoorva Mandavilli affirmait que plus de 900'000 enfants avaient été hospitalisés du covid aux USA depuis 2020. Le lendemain, le quotidien modèle rectifiait: c'était 63'000 enfants, en fait. Soit une marge d'erreur d'à peine 837'000 cas! Ou quelque 1400%. Quoi de plus honnête que de se corriger? Certes, sauf que cette colossale exagération servait d'argument clef dans un article militant en faveur de la vaccination des tout-petits. Un domaine — le parti pris — où l'auteur n'était pas à son coup d'essai. Il lui est déjà arrivé de rétracter ses tweets, ce que les «non professionnels» font rarement. Comme le relève *Yahoo News*, «Mandavilli est une figure controversée du *Times* pour sa couverture idéologiquement teintée de la pandémie.»

Même le gourou technologique John Gruber, qui d'ordinaire ne s'occupe guère de santé publique, s'inquiète du «déclin bizarre»

### et continu des reportages scientifiques dans le *New York Times*:

La différence entre 63 000 et 900 000 enfants hospitalisés n'est pas une petite erreur — c'est plus d'un ordre de grandeur de différence. Si près d'un million d'enfants américains avaient été hospitalisés à cause du COVID-19, toute notre perception de cette pandémie serait fondamentalement différente. Comment cette erreur a-t-elle pu passer le cap de l'édition ? Ce chiffre n'est même pas plausible compte tenu de notre expérience de la pandémie. Voici un bon exemple de l'énormité de cette erreur. Le revenu médian des ménages aux États-Unis est d'environ 68 000 dollars. Imaginez que le *New York Times* publie un article sur la politique économique indiquant que le revenu moyen des ménages américains est de 900 000 dollars. C'est absurde. Pourtant, c'est exactement ce qui s'est passé dans les reportages scientifiques du *Times* — une erreur de cette ampleur concernant une statistique cruciale du COVID a été publiée. Les démentis, on le sait, ne corrigent jamais l'impact d'un mensonge dramatisé. On ne saurait soupçonner le *Times* de manipulation, n'est-ce pas?, mais on peut rappeler le proverbe: *Errare humanum, perseverare diabolicum*.

### MARQUE-PAGES • La semaine du 10 au 16 octobre 2021

#### LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

**Qu'importe la bombe...** Quoi de plus ordinaire que de retrouver une bombe de la IIe guerre mondiale en Allemagne? La procédure est connue: évacuation du quartier, déminage... Sauf quand vous êtes en quarantaine! A la différence des 2000 riverains qui l'entourent, la jeune Julia W. (26 ans) a dû rester confinée dans son appartement — parce qu'elle attendait le résultat d'un test PCR. Ceci, bien entendu, alors qu'elle est pleinement vaccinée. Qui a dit que le monde devenait maboul?

**Mauvaise affaire.** A Taïwan, pour la première fois, le comptage des morts du

vaccin a dépassé celui des morts du Covid. Ou quand le remède est pire que le mal... On attend le comparatif d'autres pays. Notamment en Europe de l'Ouest.

(Observer Network News) Le 7 octobre, le nombre de décès après vaccination à Taïwan a atteint 852, tandis que le nombre de décès après le diagnostic du COVID-19 était de 844. Pour la première fois, le nombre de décès après vaccination a dépassé le nombre de décès confirmés.

**Logements vaxants.** En Suisse, le gouvernement a voulu donner 50 balles pour tout parrainage de raisiné — et a fini par renoncer à ce racolage minable au profit d'un démarchage à domicile non moins paroissial. La mairie de Moscou, elle, ne donne pas dans de telles mesquineries. Dès le 27 octobre, elle mettra en jeu deux appartements (une-pièce) chaque semaine dans une loterie réservée aux heureux raisinés. L'action est baptisée «le vaccin, ta clef pour la santé». Imaginez que Genève, Berne et Zurich fassent la même chose! Vu le prix du m<sup>2</sup> dans ces villes, on arriverait rapidement à 115% de couverture. Avec le slogan: «le vaccin, ta clef de toi chez-toi»...

**Polichinelles!** Le Premier ministre slovène Janez Janša n'a pas sa langue dans sa poche. Il n'apprécie pas beaucoup l'attitude coloniale des eurocrates qui ne cessent de scruter la «démocraticité» des pays est-européens sans jamais se regarder dans un miroir. Ainsi, la commission de justice a encore envoyé une délégation «se faire une idée de l'état de droit et de la liberté des médias dans le pays», selon *Die Welt*:

«Jansa les a accusés de partialité et leur a demandé combien de fois ils avaient rendu visite à une chancelière allemande, un premier ministre néerlandais ou un président français.»

Mais le Slovène ne s'est pas arrêté à cette pique, au demeurant bien ajustée. Il a twitté une photo du milliardaire George Soros entouré de plusieurs eurodéputés, qu'il appelle des «marionnettes de Soros au sein du Parlement européen». Sa totale liberté de ton dans les réseaux sociaux et sa

proximité d'idées avec l'illibéral Orbán lui ont valu bien évidemment l'étiquette de «populiste méconnu» et le surnom de «Maréchal Tweeto».

**Electrodisette.** Malgré son magnifique réseau de barrages alpins, la Suisse pourrait subir une pénurie énergétique grave dès 2025. Quand la ministre compétente affirme qu'«il ne faut pas s'inquiéter», il n'est pas inutile de se pencher sur la question. En filigrane, selon l'administration fédérale, le problème réside dans... la non-appartenance du pays à l'UE.

A cette date, tous les gestionnaires de réseau de transport européens devront réserver au moins 70% des capacités transfrontalières du réseau pour les échanges d'électricité entre les Etats membres de l'UE. La Suisse pourrait voir ses capacités d'importation se restreindre. Les flux d'électricité non planifiés dus aux échanges entre pays voisins pourraient augmenter et menacer la stabilité du réseau helvétique.

Pendant qu'on y était, on aurait aussi pu relever que les programmes de réformes «vertes» des pays majeurs de l'UE assurent une pénurie systémique au continent *quoi qu'il arrive*.

**Frigorifiant.** A propos d'énergie, on dégustera avec profit l'analyse d'Israël Adam Shamir sur l'échec programmé du «Green New Deal» — qu'il salue sardoniquement comme une grosse embûche sur la route de la «nouvelle normalité». Relevant au passage la stupidité effarante des élites dirigeantes européennes:

«On a convaincu les Européens qu'il n'y a pas d'autre solution; ils doivent abandonner les combustibles habituels et passer à des combustibles "propres". Même s'ils devaient mourir de froid, ils s'en tiendraient aux énergies propres. On a demandé à Annalena Baerbock, leader du parti vert allemand, où elle trouverait de l'énergie si les vents se mettaient au ralenti et que le soleil restait couvert par les nuages ? (C'est ce qui est arrivé en septembre dernier). L'électricité continuera à venir des prises de courant

; mais ce sera une électricité neutre en carbone, a-t-elle dit. "D'où doit venir l'électricité ? Bien sûr, de plus loin que la prise et bien sûr de plus loin, des usines, grâce aux lignes électriques que nous avons. Mais cette électricité doit être neutre pour le climat à l'avenir." Elle ne semble pas comprendre qu'il faut de l'énergie pour créer de l'électricité.»



**Rebouchons le champagne.** En septembre 2020, *The Economist* claironnait sur une couverture vert gazon: «L'énergie du XXIe siècle», ou «comment l'énergie propre va refaçonner la géopolitique». En octobre 2021, le même magazine titre: «Le choc énergétique» en affichant une flamme de gaz fantomatique sur fond noir. La trajectoire d'une grande illusion résumée en deux images... et aussi, l'aplomb d'une certaine presse dans ses ronflantes certitudes.

**Taxe carbone, équation impossible?** Pour clore le chapitre, il faut signaler un bel article de notre contributeur Michel de Rougemont sur *European Scientist*, un site internet de référence, à propos de la quadrature du cercle que représentent les taxes sur le carbone, quel que soit leur mode de perception, incitatif, dissuasif ou simplement confiscatoire dans l'intérêt d'un État gourmand.

**OMS, l'OTAN sanitaire?** Le ministre suisse de la Santé nous a encore livré quelques bersetts pandémiques en affirmant qu'il fallait assurer à l'OMS «des compétences suffisantes» et un financement durable, parce que «nous avons souvent été dépassés» par la crise. Il aurait pu parler au singulier, mais



soit: en bref, M. Berset milite pour un traité contre les pandémies qui suspendrait la compétence des Etats et déléguerait toute autorité «mondiale» en la matière à l'OMS. Liliane Held-Khawam détaille les pouvoirs exorbitants que le traité qui pourrait être signé à fin novembre conférerait à l'organisation. La particularité du pool d'Etats participants de ce traité est résumée par cette simple remarque: «l'absence de la Russie, de la Chine et de l'Inde parmi ces 26 pays mérite d'être soulignée». L'OMS, financée de manière décisive par la fondation Gates, deviendrait-elle en somme un avatar présentable de l'OTAN?

### A suivre attentivement!

**Entraide.** Impôts et frais d'assurances grimpent, et pourtant l'accès aux soins est de plus en plus problématique. Ne serait-il pas temps de réfléchir aux alternatives populaires? Les Sociétés fraternelles de la fin du XIXe siècle, dans les pays anglosaxons,

avaient justement pour but de permettre aux plus pauvres d'accéder aux soins par l'entraide. Le principe était simple: les bien-portants se cotisaient entre soi pour permettre aux malades de la communauté de se soigner. Rassemblant un quart des Américains adultes, les Fraternelles disposaient même d'un salutaire levier de pression politique. Cette animation très bien faite en expose le principe (merci à Jeanne Traduction).

**Où va le journalisme?** Le 12 octobre dernier, le grand reporter Régis le Sommier, directeur adjoint de *Paris Match* «compa-raisait» en direct dans le ténébreux décor des entretiens Thinkerview. Malgré l'aver-sion manifeste de son interlocuteur pour la profession et les problèmes de copinage, de manipulation ou de parti pris idéologique qu'il relève, ce journaliste indépendant d'esprit réussit à défendre une idée convaincante de ce que l'information devrait être.

## Pain de méninges

### LE PROGRÈS... VERS LA SUPERSTITION

La science est plus qu'un ensemble de connaissances; c'est une façon de penser. J'ai le pressentiment d'une Amérique au temps de mes enfants ou petits-enfants — lorsque les États-Unis seront devenus une économie de services et d'information, lorsque presque toutes les industries manufacturières essentielles auront glissé vers d'autres pays, lorsque d'énormes pouvoirs technologiques seront entre les mains d'un très petit nombre et qu'aucun représentant de l'intérêt public ne pourra même en saisir les enjeux; lorsque les gens auront perdu la capacité d'imposer leur propre programme ou de défier en connaissance de cause ceux qui détiennent l'autorité; lorsque, couvant nos boules de cristal et consultant nerveusement nos horoscopes, nos facultés critiques en déclin, incapables de faire la distinction entre ce qui paraît bien et ce qui est vrai, nous aurons régressé, presque sans nous en rendre compte, vers la superstition et l'obscurité.

— Carl Sagan, *The Demon-haunted World: Science as a Candle in the Dark* (*Le monde hanté par les démons: la science comme chandelle dans le noir*). (trad. SD)

# BOIS DANS BOIS

PAR PATRICK GILLIÉRON LOPRENO

